Henry DONNEAUD, Augustin LAFFAY, Bernard
MONTAGNES, La Province dominicaine de Toulouse
(XIX^e-XX^e siècles). Une histoire intellectuelle et
spirituelle

Paris, Éditions Karthala, coll. « Signes des temps », 2015, 414 p.

Frédéric Gugelot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/33689>

DOI : 10.4000/assr.33689

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 332-334

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Frédéric Gugelot, « Henry DONNEAUD, Augustin LAFFAY, Bernard MONTAGNES, La Province dominicaine de Toulouse (XIX^e-XX^e siècles). Une histoire intellectuelle et spirituelle », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 22 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/33689> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.33689>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Henry DONNEAUD, Augustin LAFFAY, Bernard MONTAGNES, La Province dominicaine de Toulouse (XIX^e-XX^e siècles). Une histoire intellectuelle et spirituelle

Paris, Éditions Karthala, coll. « Signes des temps », 2015, 414 p.

Frédéric Gugelot

RÉFÉRENCE

Henry DONNEAUD, Augustin LAFFAY, Bernard MONTAGNES, La Province dominicaine de Toulouse (XIX^e-XX^e siècles). Une histoire intellectuelle et spirituelle, Paris, Éditions Karthala, coll. « Signes des temps », 2015, 414 p.

- 1 Cet ouvrage est un recueil d'articles écrits sur plus de trente ans par les trois auteurs, tous trois dominicains de la Province de Toulouse. Les textes ont été revus, augmentés et organisés. L'ensemble dessine opportunément un profil général de l'histoire de cette Province de sa naissance en 1865 aux années 1970. Évidemment l'ouvrage ne peut échapper à un certain éclatement mais la compilation des articles dessine une « histoire intellectuelle et spirituelle » réussie de la Province, qui manquait jusque-là.
- 2 « Une Province est un être moral », note Hyacinthe-Marie Cormier dans une lettre du 6 décembre 1867 (p. 21). La formule montre que réduire une Province dominicaine à un espace géographique, qui ici s'étend sur la partie méridionale de la France de Nice à Bordeaux, oublie ce qui la définit profondément : l'aspiration spirituelle et religieuse et les voies qu'elle emprunte. Comment se distingue-t-elle des autres provinces en

France ? Dans un ordre international, qu'est-ce qui fonde l'identité d'une Province : des lieux de culte, une théologie, une liturgie, une chronologie ?

- 3 Plusieurs textes cernent en particulier l'action du fondateur, le P. Hyacinthe Cormier. Celle-ci se fonde sur une quête des origines « pour nous rattacher autant que possible au passé » (p. 21), tant des hommes ont marqué l'espace de la Province (Dominique évidemment, Thomas d'Aquin aussi et des figures plus locales), son « patrimoine spirituel » (*ibidem*). Le P. Cormier a conscience qu'il faut « réinventer la tradition » : d'abord reconstruire « des monuments que le temps et l'impiété ont détruits : les rétablir, quoique dans des proportions plus modestes, n'est que justice » (1867, p. 46), enfin rétablir la formation des novices. « Pour la doctrine, nous sommes disciples de saint Thomas et par-dessus tout soumis au Saint-Siège. » (1871, p. 68). Les auteurs nous livrent une première réponse et ne doutent pas du particularisme de cette Province méridionale. « La Province de Toulouse a bénéficié depuis la fin du XIX^e siècle d'héritages qui ont durablement orienté les existences de ceux qui s'y sont agrégés : ouverture précoce en direction de l'Amérique du Sud, redécouverte de la doctrine de saint Thomas d'Aquin, dialogue avec Jacques Maritain, rencontre du monde ouvrier sur le port de Marseille, présence sur son territoire des “lieux saints” traversés par saint Dominique, du sanctuaire provençal de la Sainte-Baume ou de la grotte de Lourdes » (p. 13).
- 4 Immédiatement Toulouse acquiert une réputation de stricte observance religieuse et d'orthodoxie thomiste. Elle s'inscrit dans les courants intransigeants tant sa naissance veut répondre à une « réparation à l'outrage fait à la religion par les révolutionnaires » (1856, p. 42). Cormier s'inscrit dans un temps de certitude : ne dit-il pas du *Syllabus* qu'il sera « prout sonat : quel che e bianco e bianco, quel che e nero e nero » (p. 81) ? La défense de la figure de Marie-Madeleine montre bien l'enjeu des débats. Toulouse refuse de voir dans la vie de cette pénitente exemplaire un ensemble de « légendes » (p. 104) mais est bien contraint de trouver un juste milieu entre critique historique et promotion d'une figure essentielle de la prédication morale. La Province investit tôt le monde universitaire et soutient, de façon modeste mais décisive, la fondation de l'Université catholique de Toulouse en 1878. Deux chaires de théologie dogmatique et philosophie scolastique sont confiées aux dominicains. La naissance de la *Revue thomiste* en mars 1893 est aussi un temps fort du « passage de l'ordre dominicain en France de l'ordre apostolique à l'ordre doctrinal » (p. 139) et de la réaction aux idées du siècle. Le retour à saint Thomas est perçu comme le « remède » à la crise intellectuelle de l'Église (p. 119). Même si très vite se pose la question de l'ouverture aux enjeux contemporains (p. 148). La revue défend un « thomisme littéral » (p. 158), une théologie immuable détentrice de la vérité, « la plus apte à guérir les maux de notre temps » selon le P. Pègues (p. 206), où l'observance prime l'étude, imperméable aux questions sociales comme le montre l'absence de réception de *Rerum novarum*.
- 5 Pourtant « même au sein de l'Ordre de Saint-Dominique, il y a place pour plusieurs demeures » (p. 83). L'ouvrage met en avant quelques figures qui démontrent cette assertion. L'ouvrage permet par petites touches de bien voir les changements de génération, les occasions ratées ou réussies de transmission. Le P. Lagrange est parvenu à construire une œuvre malgré le soupçon, sans révolte. Pour lui, il faut « considérer saint Thomas comme la conclusion harmonieuse de toute la doctrine catholique, et non comme le point de départ de toutes les chicanes », écrit-il (p. 198). D'autres parcours comme celui de Joseph-Marie Perrin qui rencontre Simone Weil et du P. Alex Morelli

qui fonde en 1946 une Union chrétienne des déportés et internés politiques avant de partir en Amérique latine démontrent cette pluralité de cheminements.

- 6 L'œuvre du P. Michel Labourdette révèle cette fécondité de longue haleine. Lors du chapitre de 1928, dans la suite des affrontements autour de la condamnation de l'Action française, tout est fait pour préserver Saint-Maximin et son école de théologie perçue comme un modèle parfait de vie dominicaine (p. 176). « Les batailles de l'intelligence sont [...] pleines d'aventures. Il faut savoir s'y engager. Une revue doit être un des moyens les plus efficaces d'aller de l'avant dans l'engagement. Les fondateurs de la Revue thomiste semblent bien l'avoir compris », écrit Raymond-Léopold Bruckberger en 1938 (p. 262). Confronté à la crise moderniste, à l'introduction de la critique historique dans l'exégèse de la Bible et dans l'histoire de l'Église, phare de la réaction antimoderniste, Toulouse renouvelle sa production intellectuelle, revivifie la *Revue thomiste* dans la veine de Maritain. Le philosophe est associé à la revue dès l'automne 1936, le réseau Maritain amplifie son rayonnement. Il faut dégager la fidélité à la pensée thomiste de toute forme d'intégrisme politique ou religieux (p. 263), sans pourtant négocier sur l'intransigeance de la position philosophique. Elle exerce alors un véritable magistère doctrinal : « Les problèmes modernes prendraient leur portée véritable sous la lumière de la doctrine traditionnelle de l'Église », écrit le P. Labourdette dans un encart publicitaire en 1937. La synthèse thomiste conserve à ses yeux toute sa force. Il occupe la chaire de théologie morale de 1940 à 1990, avec une parenthèse entre la fin des années 1970 et 1987, sans s'enfermer dans un passé idéalisé. « Nous enseignons (et il le faut) à nos étudiants à réfuter Baïus et Jansénius ; nous ne leur parlons guère de Marx, Lénine et tant d'autres dont l'influence est assurément plus actuelle et les erreurs plus virulentes, plus destructrices de la foi. » (1945, p. 219). Cette pluralité touche aussi les différentes Provinces françaises, qui vivent une même histoire mais à des rythmes différents.
- 7 Le transfert du *studium* à Toulouse en 1957 est aussi un projet de diffusion amplifié du thomisme. Mais la crise est plus précoce qu'au Saulchoir et va jusqu'à la fermeture du collège en 1967. Celui-ci renaît en 1974 au moment où la crise touche de plein fouet la Province de France. La fin du collège interprovincial du Saulchoir en 1974 marque une « rupture vitale de tradition institutionnelle et intellectuelle » (p. 384). Ni Paris, ni Lyon, ni Toulouse ne peuvent assurer la formation des quelques nouveaux frères, contraints de rejoindre les instituts catholiques pour les enseignements de théologie et de philosophie. Si Toulouse rouvre peu après, c'est dans une forme plus simple, plus éclatée, sans retrouver l'unité intellectuelle des années d'avant-guerre. Néanmoins, la création de la « liturgie tolosane des prêcheurs » sous l'inspiration d'André Gouzes répond à une attente de la Province au début des années 1970 tout en faisant émerger de nouvelles communautés charismatiques.
- 8 « Contester » ou « attester » (p. 346), fermentation ou dépression, le dilemme reste de savoir comment revivifier la Province, assurer la transmission à une nouvelle génération dominicaine. Il s'agit à chaque fois de fixer l'identité intellectuelle et de refonder le rayonnement apostolique. La chute des vocations et les déplacements de frères ou leur départ comme en 1977 procèdent d'une incessante et fragile recomposition. Les interrogations demeurent sur la vie conventuelle, le ministère de la parole. L'ouvrage nous permet de dessiner l'une des figures françaises de l'« être dominicain » au XX^e siècle.